

Violence et douceur

Entretien avec Judith Brouste

Longtemps j'ai cru que j'aimais la littérature. Toute la littérature, et surtout le roman. Et puis un jour, j'ai lu Kafka, et il y a eu comme un déchirement du récit, j'ai perçu le cœur du livre, à vif, l'expérience vivante — ou rêvée — de l'homme qui écrit.

Alors j'ai su que j'aimais le « noyau dur » du roman. Ce qui l'avait engendré. Les romans, les histoires construites peuvent être belles, distrayantes, intelligentes. Elles sont vaines si elles ne sont pas les effets d'une nécessité intérieure. Peut-on aussi percevoir, éprouver cela en philosophie ? N'est-ce pas cette histoire, cette face cachée, cette souffrance inconnue qui t'attache à des hommes comme Montaigne ou Pascal ?

André, qu'est-ce qui t'a fait naître à la philosophie ?

Le roman, peut-être bien ! Et puis la lassitude des romans... Tu sais, j'ai d'abord aimé la littéra-

ture, follement : c'était pour moi la vraie vie en effet (comme dit Proust, mais je ne l'avais pas encore lu), et la seule qui vaille. Adolescent, j'ai dévoré des livres qu'on ne lit plus guère, me semble-t-il : Martin du Gard, Koestler, Somerset Maugham... Gide aussi, et puis Sartre, et puis Céline, et puis Proust, enfin, vers dix-huit ans... En fait, j'ai lu je ne sais combien de romans, et comme je voulais être écrivain, c'était des romans aussi que je voulais écrire... Il se trouve, je m'en suis rendu compte assez vite, que c'est un talent que je n'ai pas. Inventer des histoires, des personnages, tout cela, qui fait le sel des romans que j'admirais (j'ai oublié de dire que les premiers romans qui m'avaient fasciné, et bien avant l'adolescence, c'étaient ceux de Dumas), tout cela, donc, je m'en sentais incapable. Manque d'imagination, sans doute, ou excès de scrupules... Il faut dire que l'admiration même que je ressentais pour quelques très grands romanciers — spécialement pour Céline et Proust — me poussait à renoncer : avec ceux-là, je ne me sentais pas capable de rivaliser... Mais il y eut aussi autre chose. J'ai bien dû constater, à la longue, que des romans, j'en lisais de moins en moins, et avec de moins en moins de plaisir, de moins en moins de foi... La philosophie s'était glissée là, mais pas seulement la philosophie : la vie aussi, la vie surtout, la vie toute simple, toute vraie, et

tellement difficile ! À côté de quoi les romans m'ont paru mensongers, presque tous, ou ennuyeux et dérisoires. À quoi bon inventer des histoires ? À quoi bon toutes ces phrases, toutes plus jolies et plus inutiles les unes que les autres ? Quand on est très jeune, les romans sont utiles : il faut bien rêver la vie, avant de la vivre. Mais après ? La vie est un roman suffisant, non ? Je n'en fais pas un point de doctrine. Libre à qui le veut, bien sûr, d'aimer les romans. Mais pourquoi serais-je tenu de partager ce goût ou cette passion ? Il y a bien longtemps, même, que je ne relis plus Proust ou Flaubert. Les poètes, oui. Les journaux intimes, les mémoires, les correspondances, oui aussi, parfois. Mais les romans, non. Je parcours tout juste ceux que je reçois : il est bien rare que j'aille au-delà de quelques pages. Le plus souvent j'ai l'impression que ces romans ne se justifient que par l'envie très forte qu'avait l'auteur de publier un livre... Grand bien lui fasse, mais que m'importe ? S'il a quelque chose d'important à dire, que ne le dit-il tout de suite ? Pourquoi tous ces détours, tous ces déguisements ? Très vite, je renonce. La vie est trop brève, la campagne trop belle, le travail trop prenant, les enfants trop présents... J'ai toujours autre chose à faire. Un roman, ce n'est jamais qu'un divertissement, dirait Pascal, et j'en connais de tellement plus agréables !